

ACTUALITÉ LOCALE

« Les quartiers populaires sont de moins en moins populaires »

ENTRETIEN

Agnès Mellon et Chrystèle Bazin présentent leur livre « Marseille, ce qu'il reste de la colère » ce mercredi 4 mars à 17h, en avant-première, à la librairie Maupetit, avant sa sortie le 6 mars. Cet ouvrage prolonge et approfondit l'exposition inaugurée un an après le drame de la rue d'Aubagne, intitulée « La dent creuse, cartographie de la colère ».

Après leur exposition « La dent creuse, cartographie de la colère » inaugurée à la suite du drame de la rue d'Aubagne, la photographe Agnès Mellon et la journaliste Chrystèle Bazin présentent le livre *Marseille, ce qu'il reste de la colère* (Éditions de l'Atelier). Touchées par les soulèvements populaires qu'avaient entraînés les effondrements d'immeubles insalubres, causant la mort de huit personnes, les deux artistes poursuivent leur réflexion sur les mécanismes à l'œuvre.

La Marseillaise : Qu'y a-t-il de nouveau dans le livre, qui n'était pas dans l'exposition ?

Chrystèle Bazin : Les photos sont celles de l'exposition et le texte est original. Les trois premiers chapitres reviennent sur le vécu du drame et des mobilisations. Le quatrième chapitre correspond à la création de l'exposition. Ensuite, il y a le récit photographique d'Agnès. Puis ça raconte la suite de l'histoire : on passe sur l'après avec l'élection du Printemps marseillais, les victoires politiques, le procès. On a interviewé cinq militants pour créer un récit plus chorale. Martine Derain qui est éditrice. Marie Beschon, chercheuse et anthropologue urbain.



Agnès Mellon et Chrystèle Bazin présenteront leur ouvrage en avant-première à la librairie Maupetit, mercredi 4 mars à 17h. PHOTO S.J.

Kevin Bhema Vacher a été engagé en politique. Laura Spica, anthropologue. Et Karine Bonjour, qui est journaliste.

Pourquoi avoir voulu revenir sur ces événements, sept ans après le drame ?

C.B. : En 2024, on a réinstallé une partie de notre exposition « La dent creuse, cartographie de la colère » dans notre atelier Rafale, sur le cour Julien. On a rencontré Fabrice Denise, directeur du musée d'histoire de Marseille, et on a échangé sur la façon dont on construisait la mémoire collective. On s'est rendu compte que l'exposition, c'était ça : construire la mémoire de ce qui s'est passé et pourquoi ça s'est passé,

pas juste de parler de l'effondrement. On s'est décidées à écrire le livre quand le procès est arrivé.

Le livre parle aussi du logement ?

C.B. : C'est une réflexion sur la manière dont on habite une ville, comment on la transforme. C'est vraiment faire un point d'étape en 2026, sept ans après le drame. On voulait revenir aux origines et même avant. Quand j'arrive à Marseille, il y a 10 ans, on habitait place Jean-Jaurès où un mur en béton avait été bâti. Le drame de la rue d'Aubagne arrive peu de temps après... Cette histoire fait vase communiquant entre le mur qui s'érige et celui qui s'effondre. Tout cela fait aussi parti de l'histoire qu'on raconte.

Qu'est-ce qui vous a motivées ?

Agnès Mellon : Quand on a un moyen d'expression, il faut l'utiliser. À ce moment-là, on avait ce média et ce pouvoir de faire continuer à parler de ce sujet et de sensibiliser peut-être une autre population. Au début, il y a le mur sur la Plaine, puis les effondrements rue d'Aubagne et la question s'est posée de prendre l'appareil photo. Je me suis dit : non, ce n'est pas ma place. Puis quand nous sommes allées sur les manifestations en tant que Marseillaises, cela nous paraissait évident qu'il fallait faire quelque chose.

En tant que militante ou artiste ?

C.B. : On adopte une posture de citoyennes parce que nous ne sommes pas victimes. Le livre s'articule comme un double récit à la première personne parce qu'on ne voulait pas être surplombantes.

A.M. : Dans l'exposition comme dans le livre, je voulais que les gens se baladent. Ce n'est pas juste « je leur donne et ils prennent ». Il y a des photos coupées et ce n'est pas pour rien, c'est pour déranger, pour faire réfléchir. Qu'est-ce qui est caché derrière une photo qui déborde, derrière ces fragments où on ne voit pas toute l'image ?

La colère est au centre de votre œuvre. Aujourd'hui, qu'en reste-t-il ?

C.B. : La colère s'est atténuée avec le départ de Gaudin, mais elle pourrait revenir facilement. Beaucoup de choses se sont passées depuis 2018. Et on se dit : oui, aujourd'hui, il y a de la réhabilitation. Mais les loyers ne sont plus ou très peu accessibles. Ce livre est aussi au sujet de la transformation de la ville et de la façon dont un quartier populaire peut rester populaire. Changement de municipalité ou pas, les quartiers populaires sont de moins en moins populaires.

Propos recueillis par Salomé Jamon

« Marseille, ce qu'il reste de la colère », aux Éditions de l'Atelier, 190 pages, 22 euros.

ARLES. L'Union départementale CGT en soutien à l'union locale

La commission exécutive de l'union départementale CGT des Bouches-du-Rhône s'est exceptionnellement tenue ce lundi 2 mars, à la Bourse du travail d'Arles, où la CGT locale est menacée d'expulsion par l'actuel maire, Patrick de Carolis (Horizons), qui voudrait y installer... l'office du tourisme. Bataille pour l'emploi, action contre la criminalisation syndicale, solidarité internationale, lutte contre l'extrême droite, comment faire peser les revendications de la CGT pendant les municipales... Autant de sujets qui ont été débattus par la cinquantaine de syndicalistes présents ce jour, à Arles. Enfin, les cégétistes ont réaffirmé avec force : « Depuis plus de cent ans, la CGT est présente à la Bourse du travail d'Arles et elle y restera ! »

PHOTO DR

